

Articles au sujet de *Des dalles posées sur rien*

<https://diacritik.com/2018/02/13/je-est-tout-sauf-un-autre-stephane-sangral-des-dalles-posees-sur-rien/>

DIACRITIK

— Le magazine qui met l'accent sur la culture —

Aurélien Barrau / 13 février 2018 / Livres

« Je » est tout sauf un autre : Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*



Stéphane Sangral (DR)

Ce livre avait tout pour être raté.

- Un psychiatre qui écrit sur la conscience et s'essaye à la poésie...
- Un style qui semble, quand on feuillette l'ouvrage, souvent ésotérique pour ne pas dire amphigourique.
- Un jeu de typographie presque convenu dans son étrangeté revendiquée.
- Un titre faussement énigmatique.
- Des recours bien trop récurrents aux aphorismes apparemment désuets qui agacent presque instinctivement.
- Des jeux de mots usés dans leurs échos poststructuralistes.
- Et ... même le trop luxueux papier des éditions Galilée qui plaide pour une superficialité presque annoncée.

Mais le livre a complètement raté son ratage.



Stéphane Sangral propose ici un essai stupéfiant. Un météore. Il serait aisé d'y déceler un écrivain qui, à partir d'une analyse scientifique se désagrège peu à peu sur tous les modes du poétique pour, *in fine*, se recondenser dans la forme syncrétique d'une littérature protéiforme, presque infectée de diffraction.

Et il en est effectivement ainsi. Mais, en réalité, l'ouvrage de Sangral va bien au-delà. Il récuse dès l'ouverture ces taxinomies artificielles et invente une forme nouvelle de précision extrême. De rigueur implacable. D'exactitude quasi-angoissante. Derrière l'apparence de la complexité surjouée, les *Dalles posées sur rien* nous livrent en fait la simplicité la plus extrême d'une parole qui ne transige avec aucune des nuances de son objet.

« *Vivre dans l'impansé...* »

Le livre de Stéphane Sangral tente de dire ce qui ne peut pas l'être. Il écrit l'ineffable. Il est un « je » qui veut penser le « je » en s'extrayant de son emprise. Sans nier l'impossibilité structurelle de ce geste intrinsèquement aporétique. Mais il n'y a ici aucun narcissisme de l'abyme, il s'agirait plutôt d'un altruisme de l'illégitime : donner sa chance à une pensée inter-dite qui crée l'objet qu'elle tente de cerner.

Livre fou, littéralement extra-lucide, d'un guérisseur de fous : égologie déconstruite et par là-même extasiée. Comme en syncope de sa chute.

J'en ai déjà trop dit, il faut le lire.

Aurélien Barrau

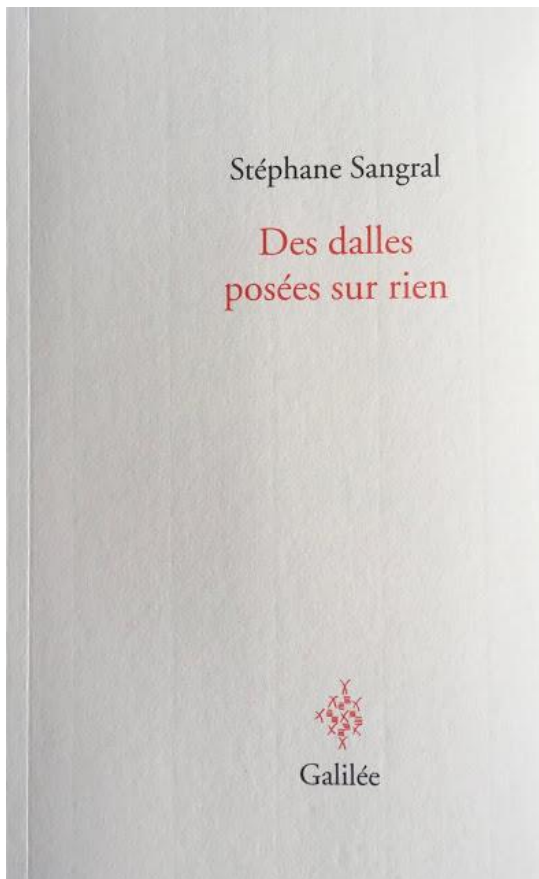
Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*, éditions Galilée, 2017, 208 p., 17 €



Poésie et peinture, l'impensé imaginable

Stéphane Sangral, une présence creusée d'infini

Stéphane Sangral - Des dalles posées sur rien - éditions Galilée



L'écriture de Stéphane Sangral ouvre un espace qui n'appartient qu'à lui, elle le porte à la déchirure alors qu'il ne vise que la plénitude d'une totalité mystérieuse, elle l'entraîne sur les chemins arides du vocabulaire philosophique alors qu'il ne trouve la vérité de sa propre énigme que lorsqu'il ose frôler ce qui, de manière ultime, le fascine, l'utilisation poétique du langage.

« *Qui suis-je ?* » écrit-il en ouverture de son livre, comme en écho, volontaire ou non — mais je le vois mal l'ignorant — à un autre, par trop célèbre, en le début de *Nadja*, reliant tout naturellement sa question à la société des fantômes. Et il me semble bien qu'à sa façon Stéphane Sangral est lui aussi *hanté* par une conscience d'être qui ne le rassure pas plus qu'une conscience d'avoir, ou, disons, « *d'avoir de l'être* ». Il porte son écriture comme une boucle qui risque à tout moment de devenir nœud, voire nœud coulant, au moins autour de sa pensée, mais l'humour n'a pas dit encore chez lui son dernier mot. Il sait trop bien que celui qui écrit est toujours son propre objet, son sujet fuyant, sa propre obscurité, à la fois le témoin et l'accident.

et l'ouverture à la

bienveillance...

*

Lorsque l'on a goûté au sel de l'Être, l'idée du Néant paraît-elle atrocement fade ou délicieusement douce ?

1^{ère} version : La mort est l'instant qui libère du Tout, et l'on n'est alors plus enfermé dans rien, et l'on est alors enfermé dans le Rien, [...], et la mort est l'instant qui ne libère de rien.

2^{ème} version : La mort est l'instant qui libère le Rien, et il n'est alors plus enfermé dans son rien, et il vient alors nous y enfermer à notre tour, [...], et la mort est l'instant qui ne libère de rien.

3^{ème} version : Rien, [...], et la mort est l'instant qui ne libère de rien.

4^{ème} version : Rien, [...], et la mort est l'instant qui ne libère de rien.

5^{ème} version : Rien, [...], et la mort est l'instant qui ne libère de rien.

6^{ème} version : [...]

Version définitive : Et la mort est l'instant qui libère du « Rien, [...], et la mort est l'instant qui ne libère de rien. ».

Trouver le sel de l'ingérable.

*

L'inexistence d'avant la conception est plus profonde, finalement plus terrible, que celle, heureusement pleine de traces, d'après la mort. C'est déjà ça, j'ai passé le plus dur.

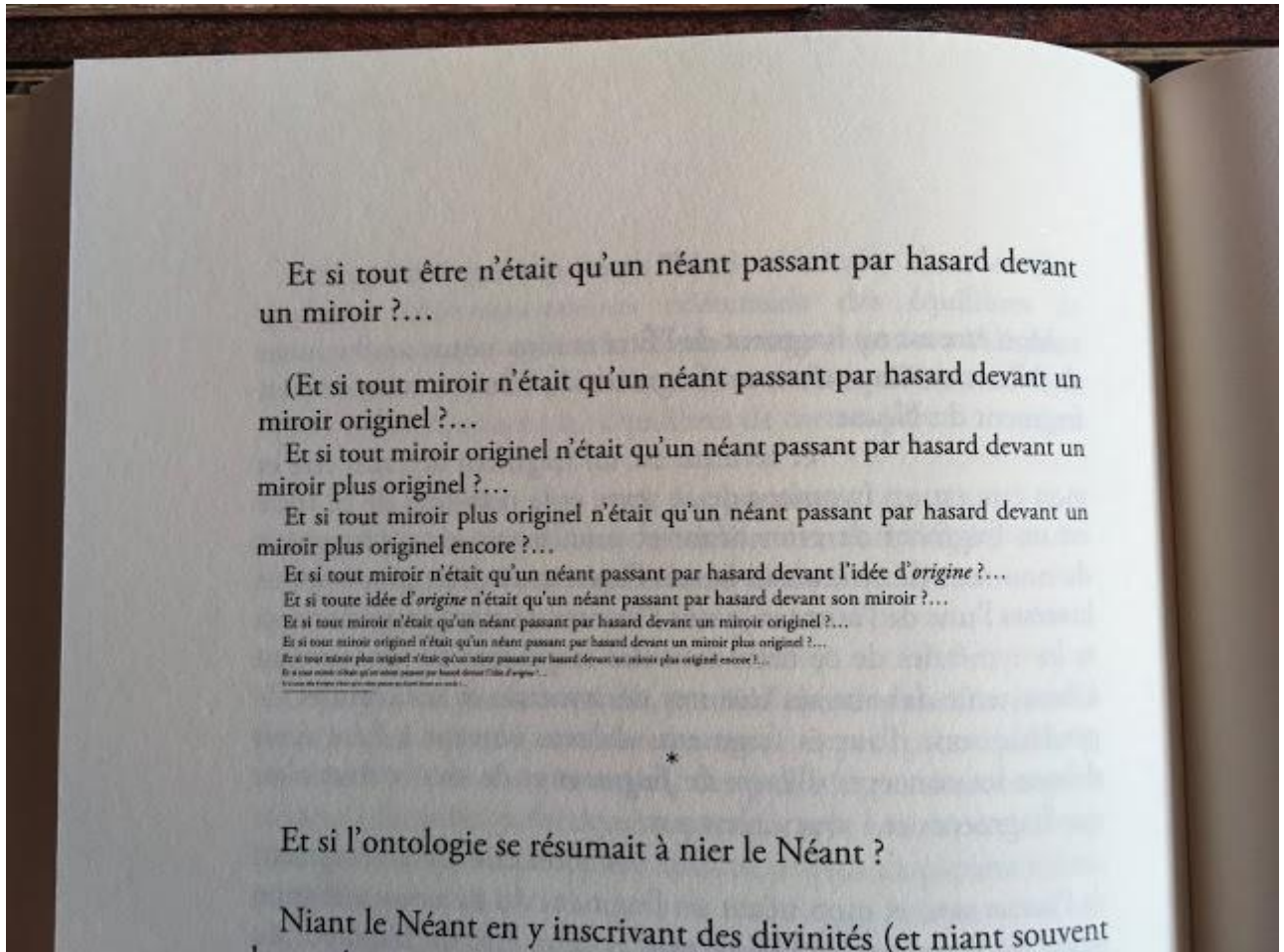
*

On a beau dire ce qu'on veut, on ne dit guère ce qu'on aurait voulu dire. On a beau être ce que l'on est, on n'est guère que ce qu'on trouve et on ne trouve guère que ce qu'on a déjà trouvé. L'individu n'est jamais autant lui-même que lorsqu'il ne ressemble à rien de connu, à la question en forme de point d'interrogation, où il a la tête plus grosse que le ventre, assis droit sur son point, à moins que ce ne soit sur son poing. Mais la question est inconfortable d'être sans réponse. Vous me direz que si toute question mérite réponse, toute réponse inclut une série de nouvelles questions qui nous assurent encore un peu de temps devant nous. Et probablement pas mal de livres par la même occasion. J'en parle avec légèreté, pourquoi en parlerais-je avec lourdeur? L'esprit de sérieux ne mène pas plus loin que les jambes d'Émilienne et on y croise moins de mystère.

« Je est le seul véritable trou noir... » conclut provisoirement l'auteur à la page 56 de son livre. Mais, à la réflexion, est-ce vraiment un livre ? C'est aussi un énervement de la matière-esprit, un voyage en spirale dans une cellule, une liberté prisonnière de sa propre intelligence, une voix sans

issue autre que celle de son interrogation infinie, un murmure du cosmos, une parole qui aurait la même qualité que le silence, un silence qui bruirait de tous les mots, de tous les vivants et des morts. *Je* serait hanté de tous les *tu*, de tous les *ils*, de la conscience des pierres et des chevaux, des siècles et des galaxies, de tous les riens du grand Tout, centre de perdition au beau milieu de l'inconnaissable.

Après avoir éprouvé, presque jusqu'à la nausée, le sentiment du texte pour rien, de la boucle s'enroulant autour de son nulle part, voire de la pensée guettée par un tournoiement que n'alimente plus qu'un vide vertigineusement vide — mais à la parole insatiable —, voici que remonte le poète d'un beau coup de pied au fond de la piscine : « — *Oui peut-être. Peut-être. Et pourtant tu écriras le prochain chapitre assis sur un tombeau, c'est-à-dire assis sur une dalle posée sur rien.* »



Et voici que, plein de nostalgie, le lecteur soudain revient à ce qui s'écrit en filigrane du texte, du livre, de la pensée qui se cherche sans se reconnaître, à ce qui ne veut pas être démontré, qui donne congé à la raison, au désespoir de la théorie, même pratique, on en fera d'ailleurs une sorte de table des matières, plus ou moins partagée(s), on ne sait plus s'il s'agit de la table ou des matières :

*« Sous la forme l'absence s'enfle et vient le soir
et l'azur épuisé jusqu'au bout du miroir »*

Table des matières de tous les livres (l'auteur me l'a confirmé), table de vie, table des vertiges, table des voyages au pays des mots, au pays des morts, dans des pays qui ne sont pas des pays, mais des sensations, des sentiments, des reniflements d'étrange (pourquoi ai-je inconsciemment pensé à Michaux ?), alors que les deux vers que je viens de citer sont plutôt du côté de Mallarmé ou d'Éluard, quelque chose tombe, dans le texte, pluie sur l'écriture, comme un crépuscule, à la fois brouillant et révélant le sens, le sang qui s'écoule chaque jour du rêve *perdu*, du sens sombre du bonheur de vivre, de la possibilité d'aimer, encore, toujours. Bien plus loin qu'un simple "malgré tout".

On croit Stéphane Sangral ici, en fait il est déjà ailleurs, arpentant les mots et les morts, ou la mort, passager clandestin de l'ambiguïté des contraires dont il s'amuse, dont il aime abuser pour le plaisir de qui aime tourbillonner dans la pensée avec lui. « *Qu'est-ce qui sépare la vie de la mort ?* » demande-t-il comme si l'une avait constamment sur l'autre un *incurable retard* proche de celui qu'Alain Jouffroy avait décelé à propos des mots. Peut-être n'y a-t-il que la distance d'un mot pour séparer l'une de l'autre, mais toute séparation est artificielle, l'une est dans l'autre, indissolublement liée(s), l'une inscrite dans une durée, l'autre exclue de toute durée, dans un non-temps sans existence.

Le livre est foisonnant de questions aussi brillantes que sincères et on ne saurait guère les recenser toutes. Pour donner ne serait-ce qu'une idée de son style, en voici quelques-unes qui portent loin et juste : « *Un psychisme peut-il se structurer dans une perspective illimitée ? Et si oui, l'usure, sous la forme de la lassitude, et puis de l'intolérable ennui, ne viendra-t-elle pas fatalement l'envahir, et puis le disloquer ? Si l'on fait l'expérience, avec un souvenir heureux, de l'imaginer étiré sur une durée démesurée, ne s'imprègne-t-il pas automatiquement d'un goût douloureusement fade, puis âcre jusqu'à l'écoeurement, ne se fait-il pas systématiquement avaler par le malheur ? L'invivable est-il au cœur de la vie ? Et si oui, prend-il fatalement de l'ampleur à mesure que le temps passe ?* » J'avoue avoir toujours eu le sentiment que les questions sont beaucoup plus importantes que les réponses qu'on peut prétendre leur apporter. Comme si les réponses avaient un peu partie liée avec la mort, tandis que les questions sont, elles, porteuses de vie, d'incertitudes, d'espoir, d'amour, d'ouverture, de contradictions sans doute. Oui, au cœur de la vie, il y a l'invivable, il est même très exactement le *prix* de la vie, le hors de prix. Chacun trouve son issue, mais je n'oublie pas non plus que la vie des uns n'a pas grand-chose à voir avec la vie des autres. Aujourd'hui même, à nos portes, il y a des vies bafouées, niées, piétinées, et ces vies-là ne nous renvoient qu'à notre propre impuissance.

La voilà aussi reconnue, ici, « *L'ombre lente de nos fuites.* »

Pierre Vandrepote

L'intranquille (revue littéraire) n°14 (printemps/été 2018)

Denis Ferdinande a lu (p.87)

Circonvolutions (Galilée, 2016. 15 €) et *Des dalles posées sur rien* (Galilée, 2017. 17 €), de **Stéphane Sangral**.
PREMIER ETAT /

Note n° 1. Il y a lire (sans garde qu'une résonance intérieure, aussi longue qu'il se puisse), et lire en vue d'écrire *le lire* [masc. de lyre¹, et s'en altère le sens] : commentaire ou plutôt note, qu'il faudra brève, la clause — si possible. A savoir, si celle-ci est en le pouvoir de *qui se lance* — ne disant pas « je », à plus d'un titre (dont : Un commentateur dit-il seulement *je* ? A moins qu'il ne se joue de cela, il en sera question, l'ayant comme mis en joue au préalable). L'abordant. Mais il est trop tard, s'il a jamais été question de renoncer, déjà deux ou trois notes se rédigent + telles pages cornées afin d'y revenir : deux volumes, tels qu'en l'envoi cher, séparés formellement *dans le premier semblant*, jusqu'à l'intention même de ce qui s'y voit touché déployant l'écriture. Deux — L'UN : quasi *familier* ici s'il n'y faut pas plus que la seule italique, procédant d'un certain éclatement graphique, exigé par ce qui se donne comme voulant être, l'étant, même, *boucle* [voir plus loin], éclatement d'être, suivant toute une tradition en la matière. Peut-être se saura-t-il : ce qui les relie, plus ou moins secrètement, ces deux volumes, allant jusqu'à la main de l'écriture qui est passerelle, de l'un vers l'autre ; — L'AUTRE : il y aura à y circonscrire toute note, d'une décision ayant à choisir entre l'un et l'autre. En vertu du choc de nouveauté qu'il suscite. Et brûlant à PAS UN PAS du clavier /

Note n° 2. [Donc : *Des dalles posées sur rien*. Déjà : beauté telle du titre]. « La Raison » converse avec, comme pour *autre*, « Le Je » — partition telle dans l'introduction —, p. 22 : « Pourquoi ne parles-tu pas de toi à la première personne ? / Le Je : *Pour prendre de la distance. Parce que j'ai peur. J'ai peur de n'être pas. J'ai peur de n'être pas avant de n'être plus.* » Mais c'est aller trop loin (sur la magnifique sentence), si tôt, dans le volume, au risque de manquer un certain fil. Et préalablement d'ailleurs : quel est l'objet du volume, à défaut de son esprit², dont il y aurait trouvaille ? Mettons, avec la boucle en acte : la conscience si ce n'est la conscience de la conscience [et un peu plus loin encore] —, s'il n'en est qu'un ? Et pourquoi cette question ? Soit l'objet de l'objet-livre, qui se puisse toucher d'une note de lecture où circulent les notes. Il y a, *d'ailleurs*, ce qui saisit, entrant. Dont il y aurait à traduire ou révéler les impressions ou marques — fussent-elles subjectives, mais d'une subjectivité sans *je* —, attendu que c'est d'elles que se remarquèrent, pour le moins remarquables, l'écrit et ses marques. Et sautant au visage, en vertu de célérités intrinsèques. Quand bien même ouvrirait-il, à quelques pages près, sur un « épuisement » (qui ne laisse pas d'intriguer, « immense fatigue », plus loin, l'on ne sait ici ce qui terrasse, presque, même, or il y a écriture encore). Mais auparavant, ou simultanément : le mouvement (ne constituât-il « pas une explication », quant à définir le *je*) — et mouvement en l'occurrence virtuose, de l'écrit /

1 « Mais le lyrisme est du temps lyrique, et ce texte n'est que le point où se referme la boucle tautologique du « *Mais le lyrisme est du temps lyrique* ». »

2 « Et l'esprit de ce texte, à mes yeux, reste flou ; et de l'esprit de ce texte, à mes yeux fermés par la poussière qu'agitent ses rouages [...], ne reste rien. » p. 154

Note n° 3. Ou l'expérience d'un *bonheur*, avançant dans les pages. Les actuelles notes voudraient transcrire un peu de cela. Mais leur rédaction / réduction spatiale obligée... L'événement du circonvolutoire [en mémoire de l'autre volume, *Circonvolutions*, mis de côté], première frappe mais douce, atteignant la rétine puis aussitôt la conscience lisant, et lisant, en ce moment même : « Qu'est-ce que, présentement, ma conscience ? », se soutenant en l'occurrence de savoirs précis sur *le* psychisme, et des *processus hypercomplexes* — dont il y a description — traversant. Et ce quoiqu'il en soit de l'unité apparente de celui / celle / cela qui énonce le *je*. La réponse s'en donne, il n'est que de lire, et s'il est possible une fois de dire *je*, *j'allais* ne plus lire — gravité — que ma quasi-fascination, d'un défaut de recul (pour la fascination mais autre, en présence³), parcourant toute sentence⁴. Or, « Qui suis-je, moi qui ignore jusqu'au sens de la question « *Qui suis-je ?* » ». — Advient, avançant, et inventive, la « metaboucle » : « Et j'ai cette metaboucle... Et je suis cette metaboucle... Et j'ai le vertige du monde, et je suis un vertige du monde, et le vertige du vertige devient un monde... » Vestige d'investigation, de celui, dixit, *né en...* Quelle année, siècle, millénaire, au juste ? Plus loin : « Ma conscience tourne dans sa réflexivité qui elle-même tourne dans ma conscience, et tourne en rond ma définition de ce que je suis » (*molécules*, « désert fait de neurones » p. 161) attendant au mystère, au mirage, à l'inexistence, à /

Note n° 4. Puis advient comme *déjà* (conférant l'étoffe certaine, sur la pensée de l'insoutenable, soit à titre de secours) — « le poème » ou ce qui y emprunte, non qu'il n'en retourne avec lui d'aucune vérité — quelle idée ! « *Je* est le seul véritable trou noir ». Très proche, d'ailleurs : « La poésie ? Quand le Cosmos rêve fortement d'entrer au fond de lui-même pour y trouver la sortie : la conscience... » Plus loin : « La conscience est une flaque qui reflète le ciel. » Mais un instant, ce signal de l'impossibilité, de suivre comme il le faudrait, à savoir pas à pas, l'écrit. Tombant sous le coup de la clause susdite, il se fait en effet tard pour la NOTE AUX SEULES QUATRE NOTES (dans l'impossibilité d'en ajouter une cinquième). Un emmêlement d'impressions dès lors, survient, et citer l'on voudrait dans la précipitation, qui est à retenir, citer l'ensemble des pages restantes, quelle meilleure idée s'en donnerait-il ? S'il y avait en tout cas une phrase seule à garder, comment en fait l'éviter (or peut-être se devait-elle d'être tue, gardant secret le secret du livre) et quand bien même ouvrirait-elle sur l'abîme, peut-être serait-elle celle-ci, p. 67 : « Et pourtant tu écriras le prochain chapitre assis sur un tombeau, c'est-à-dire assis sur une dalle posée sur rien. » Le volume semble commencer, presque, sur cette sentence, sentence du volume, et volume de la sentence où l'auteur des actuelles notes ne peut plus être, sauf à marquer ces dernières d'un « à suivre », comme il se faisait naguère, voire d'un « remanier tout du tout au tout », mais impossible.

Denis Ferdinande

3 « Processus lié à ma fascination pour le motif de la boucle [arrive dans un instant] — fascination elle-même liée à cette fascinante boucle qu'est la réflexivité de la conscience », p. 55

4 Sentence, ici : ce qui se départit de la phrase dans la phrase, tout sauf chaque fois selon l'anglicisme, faisant sentence toutefois, phrase augmentée, des italiques peut-être la signalent, à moins qu'elle ne retentisse d'elle-même, il en est en tout cas une résonance spéciale, spatiale (dans la page) inclût-elle le trouble, etc.

Recours au poème

Stéphane Sangral
Des dalles posées sur rien
Editions Galilée, Prix 17 euros

10 avril 2017



**Des dalles posées sur rien :
autre visage de la poésie :
se regarder en face sans concession.**

Qui suis-je ? Qui est Je ?

Stéphane Sangral nous montre que la raison, malgré les expériences et les connaissances avancées, ne peut apporter de réponse aux questions fondamentales de la vie. Le lecteur s'enferme dans des explications rationnelles qui n'atteignent pas la raison. Le questionnement tourne en rond et finit par afficher complet, assez...merci. « *Au bout de ma définition ... je ne suis que la labyrinthique possibilité de l'impossibilité* ». Tout ce qui voudrait définir ou justifier le *Qui suis-je ?* n'est que mensonge, occultation, arrêt dans le mouvement. Trop peu ouverts, prisonniers de nous, nous sommes comme Michaux « *un passager clandestin* ». Abandonner les questions sans réponse nous propulse en avant, « *témoins éberlués* », nous lâchons les causes trop incertaines et même parfois sans cause. La connaissance, dans son inutilité, peut être un obstacle pour nous à occulter nos vies. Nous trébuchons quand la réponse qui est en nous ne se voit que hors de nous. Pouvoir vivre est oublier que l'on vit. Toute la science accumulée est une *information* nulle pour la réponse à la question. L'information nous tient lieu d'un savoir à découvrir, jamais découvert, il est impossible de se l'approprier.

L'auteur approche la vérité du corps et de l'esprit, leur dichotomie, l'enfermement de la matière pour laquelle la science nous révèle que tout est chimie, nous rendant par là moins responsables ou plus du tout responsables. Comment aller de la désespérance vers l'acceptation, est-ce possible ? Sortir de soi. Est-il possible qu'on ne soit « *que tas de molécules* » ? Comment avec aussi peu de moyens se reconditionner face à une connaissance en expansion ? Serait-ce un problème de langage, les mots faisant obstacle à l'approche de la chose, bien que nous n'ayons que des mots pour nous en approcher ? Cette difficulté à comprendre qui je suis, est-elle fondamentale, n'est-ce pas un tourment de l'esprit, une fiction ? Est-ce une méthode pour apprivoiser la mort et la repousser ? Ce que je suis, pourra-t-il être volé par ma mort ?

Plus la conscience se pénètre et plus nous abordons une « *infinichotomie ne contenant rien et contenue dans rien* », comme si nous n'atteignons jamais la *profondeur*. Un questionnement qui tourne en rond, un approfondissement qui ne dit pas son nom. Les mots ou groupes de mots répétés tels quels accentuent le doute et renforcent la certitude du même coup. « *Exister n'est quasiment que se raconter existant, et le non-sens de la fin de l'histoire n'est quasiment et tristement que le seul sens du récit, et ce texte n'a tristement pas les moyens de sa propre finalité* ».

La conscience comme élément fondamental de l'être et d'être, le point de départ de toute fiction, de toute représentation, de toute vision du monde, elle raconte et se raconte dans la vérité de l'être et de son mensonge. A partir de n'importe quel point de départ, la conscience peut se forger une finalité provisoire, un sens atteint qui ne tient pas : *subjectivité* en est le nom et le processus. L'obstacle à la visibilité, à la lisibilité du monde, c'est moi : l'indépassable, le *trou noir* aussi bien que sa lumière.

« *Tout est pourri par l'arbitraire* ». N'est-ce pas atteindre aux limites de l'écriture qui n'est peut-être que *naïveté* et masque portés aux limites de la volonté d'exister et de faire éclore à reculons l'in vraisemblable : la mort différée, la mort hors conscience, dernière traînée de brume à la lumière d'automne. Mort qui n'est qu'une anticipation. Stéphane Sangral analyse nos pauvres conditions humaines : la mort, le néant, la conscience, le rapport avec soi et la vie, le rapport avec les autres dans son flot de mouvements, de paroles, de répétitions et d'amplifications, un manège qui n'en finit pas de tourner où l'on repasse par les mêmes points dans des cercles toujours plus larges à ne trouver aucune sortie. Ouvrir les yeux sans concession sur notre condition que l'on occulte parfois en confondant la vie et sa vie conduit à une révolte, colère brassée au fond de nous dans son impertinence et sa forme, sa force de majesté surgie au bout de la conscience dans son ressassement. Mort qui se dissimule derrière la phrase, derrière le texte, derrière le blanc à son impossible échappée, quels que soient les angles de prises de vues. Ce parler, il ne s'agit pas de l'abolir mais de lui rendre une *épaisseur* et le renforcer dans sa présence-absence, en faire *une seule idée*, obsession de l'éternité. Peut-être, tout cela, n'est-il qu'un jeu de l'esprit, « *le simple plaisir de durer et que cela prenne sens* ». Propos obsédants et libérateurs à la fois enfuis dans des textes protecteurs qui jouent leur rôle : être des illusions.

Dans ce petit aperçu d'un monde sans fin bien que fini, alors écrire... pour conjurer la mort ou continuer d'en parler par écrit, d'y mettre une distance et une solitude à postposer vers les autres. Ces idées sur la mort sont rendues présentes et détruites à la fin pour renaître et ainsi de suite. Un oubli qui ne s'oublie pas, une présence qui crée l'oubli, un oubli qui crée le présent. Est-ce pour s'y perdre : « *Tout être conscient est fait d'une mortelle immortalité* ». Recueil qui n'est pas mortifère mais tente l'espoir ou tout au moins l'espérance. Le drame est cette confrontation des contraires qui ne peuvent se résoudre. La pensée est clairvoyante dans les deux cas qui ne peuvent se confondre et restent séparés à tout jamais. « *La vie ne vaut rien puisqu'il y a la mort* » est aussi vrai que « *la vie est infiniment précieuse puisqu'il y a la mort* ». Ce ne sont que des évidences indépassables et même de bon sens commun où la pensée aussi forte soit-elle est insuffisante. Nous subissons jusqu'au terme et le point final ne sera même pas une clôture, mais le début d'un retour à rien, à de la matière incorporée.

Ce recueil n'est pas une anti poésie, mais une poésie autre qui lui associe la philosophie en tant que celle-ci n'est pas d'aller d'un point vers un autre dans une démonstration, mais dans une évidence qui n'est pas la ligne droite, mais la courbe et puis le cercle. C'est donc bien d'une *invention* qu'il s'agit, d'un acte poétique.

L'usage de signes typographiques particuliers et différents accentue parfois la pensée, en modifie des facettes, en accroît l'intensité, la dirige ailleurs vers un non-dit parfois suggéré. Les mots sont aussi utilisés comme des clefs musicales, ce qui comme les notes en modifient le nom et la sonorité. Le texte devient l'entière de ce qu'il exprime et la chose contenue est ainsi mise à distance en guise de conclusion ou d'impossibilité à en dire plus marquant ainsi un arrêt qui ne s'arrête pas. Parfois la chose concrète devient une abstraction ou vice-versa. Malgré tous ces appels, nous restons dans une « *contradiction invivable* » qui conduit à *la solitude* comme passer de quelque chose à rien. Il s'agit inlassablement de trouver un sens à la vie, sans fléchir, répétition après répétition par des idées

contradictoires qui se cherchent dans des mouvements différents qui se reprennent, tournent en rond jusqu'au silence ou jusqu'à une autre parole. Forme et fond sont uns. Bégayements, quelquefois qui assurent la pérennité de la pensée, incluant la chose, l'impasse « à ramener le sujet à sa triste condition d'objet » déclinée en plusieurs versions. Mots tournés dans tous les sens dont il ne restera rien. Je reste en face de *Je l'étranger*.

Toutes les pensées sont bonnes pour sortir de notre condition ou plutôt de l'idée que l'on s'en fait, pour donner du sens à ce qui n'en a pas.

« *Qu'est-ce que le Je ? : Soixante-dix réponses orphelines de cette question* ». Réponses en fragments.

Paroles qui parlent et se parlent dans un exil dont nous sommes exclus. Paroles qui perdent tous sens utilitaires vers une communication qui disparaît, paroles qui ne brillent que par elles-mêmes. Elles deviennent rythmes, issues du rythme, elles deviennent événements, ouvertures, surgissements d'un monde achevé dans son inachèvement. Le signifiant prend le pas sur le signifié et l'abolit par exclusion. La force répétitive des paroles n'apporte rien. Ce n'est pas un jeu de langage mais une recherche de sens dans un labyrinthe encombré : « *Je ne suis que l'idée de « Je suis »* », « *une fracture ouverte* », et malgré la recherche tous azimuts, il n'y a que de *l'inaisance*.

« *Etre, de naître pas à pas..... Etre, de n'être pas.* »

L'auteur signale qu'il lui est parfois impossible de trouver : « *le point final de ce texte* ». La décomposition de la phrase en rupture avec la logique grammaticale imposée aboutit aussi à une question sans réponse, question de trop, peut-être, mal venue. Sens et contre-sens font sens en ne s'appuyant sur rien... « *posées sur rien* ». Il ne nous reste qu'un rythme scandé, quelquefois, d'assonance en assonance, de mots aux mêmes mots, de phrases aux mêmes phrases, de blanc au même blanc. Rythme qui soutiendrait une espèce de danse de l'esprit, une virtualité : « *et l'absurde, ici et maintenant, m'est presque tout* ».

Recueil difficile à cerner qui échappe sans cesse car on croit le saisir et puis tout retombe comme si rien n'avait été dit, comme si tout avait été dit. Cette recherche de sens dans la vie comme impossibilité offre quand même de la présence : « *Je ne sais pas si je suis mais, par cette phrase imprimée là, au moins, j'aurai été* ». Recherche qui passe par l'écrit pour « *ressortir vite son esprit à la surface* » : supportable, alors. Mais à d'autres instants : « *Et ce texte ne vient rien dire* ». Recherche de soi qui inlassablement passe par la perte et les retrouvailles, la perte et les retrouvailles, la vailles. (Petit pastiche)

Recherche de soi par la *dislocation* de la pensée qui se resserre comme un éclat qui réintègre son centre, après de multiples tentatives à travers le prisme d'un texte où certains mots échangent leur sens comme la couleur du kaléidoscope, espèce de tourbillon dont on espère la sortie de quelque chose. Rien, « *écrit vain* », retour à soi, à rien. Le carillon des mots aura sonné l'absence reportée toujours plus loin, lent entendement de la situation du *Je* soumis à sa propre échappée partout, nulle part au fond d'un texte qui ne le libère de rien. Tout est vrai et faux à la fois qui passe par l'écriture comme seule réalité du *Néant*, parole aux deux bouts perdue, pendue.

Tout un recueil pour dire l'évidence, l'essentiel en une petite phrase : « *Etre c'est être la révolte d'une impossibilité* ».

N'allons-nous pas cogner répétitivement contre la même vitre du néant/Néant du non-sens, le rien, particulièrement quand le texte écrit en italique laisse supposer qu'il est repris chez quelqu'un d'autre. Texte à voix double parfois dont la phrase interrompue laisse le possible d'une ouverture, d'un changement, d'autre chose. Voix double qui contient l'autre en éveil, petit espoir : « *N'être rien, ou presque, désespérément* »... où cependant tout se résume à cette question : « *à quoi bon ?* » car tout n'est que pensée, vue de l'esprit même à partir de l'évidence et conduit à dire : « *tout n'est pas noyé* ».

Le lecteur passe par des phases d'acceptation, de refus où néanmoins on construit « *l'édifice de sa respiration* ». Il y a une volonté à vouloir vivre : « *conceptualiser le fait que j'ai tout ce que je suis* » et qu'après tout, toute pensée n'est jamais rien qui peut se dépasser « *pour entrer dans l'apaisement* » et « *cesser d'écrire* ». Poser les bonnes questions n'élué rien quand on sait par avance qu'il n'y a pas de réponse. Recueil où la lecture s'étouffe, ressentie jusqu'au profond du corps, sa nullité, descendre au plus bas de soi est déjà vouloir remonter. Recueil salutaire : « *je cherche frénétiquement mon être* » où autrui intervient comme miroir ou comme preuve. La non-existence est un lieu géométrique : *la parallèle, le désespoir*.

« *C'est étrange d'être.
Et d'être seul.* »

Affirmation, constatation, point zéro, accalmie même provisoire, tout cela serait-il une base suffisante pour retrouver le *Je* de la solidité qui poserait le doute comme une certitude, un acquis, une densification qui conduirait à « *une conceptualisation de mon être* », une forme de disparition dans la présence. Richesse impénétrable dont le lecteur n'aborde que le pourtour, forêt vierge mentale où l'auteur lui-même peine à pénétrer, entre et ressort, comme s'il n'atteignait pas le point central d'où rayonner sur l'ensemble. Lecture heureuse par un dépassement de sa propre pensée dont le tout et un insaisissable, *un flou* qui s'en pénètre et contre lequel le lecteur vient buter à la recherche d'« *un amas causal solide* ». Conclusion toujours provisoire mais qui marque un pas : « *Je suis parce que je suis* ». Y aurait-il un début d'acceptation, de réponse à la question posée, de la finitude en la finitude ? « *Je marche vers moi. Que suis-je ? Qui suis-je ? Je suis une contingence qui rêve d'absolu* ».

De plus en plus, les questions deviennent liées à l'environnement, à autre chose, aux autres, et, passe aussi l'idée que j'aurais pu être autre chose, une autre vie. Nous touchons au fortuit. Malgré les apparences, ce recueil est le domaine de la sensation sous-jacente plutôt que le développement de la pensée. Ou une pensée développée à partir de la sensation : celle d'exister qui reste une certitude au long du recueil : « *Etre soi* » au centre des contradictions. Le « *Qui suis-je ? Que suis-je ?* » se fait de plus en plus présent dans son éclaircissement, si même « *Etre soi, étant trop évident, est évidemment inaccessible* ». Le ton de certitude implique que *Je* est bien présent malgré tout ce qui le réfute.

Que reste-t-il de l'approche du *Je*, de sa tentative, de l'approche de l'être et de son mystère ? Pas grand-chose pour ne pas dire rien, ou une écriture : posée sur le blanc de la page, fragile, perdue, à la limite de l'inutile, « *c'est déjà ça* »...

« *Peut-être presque quelqu'un d'autre ?* »
« *Peut-être presque moi ?* »
N'être rien et le dire n'arrange rien
tandis que se taire
aussi n'arrange rien
dans cet espace qu'aucun mot
n'élargira
j'aurai marché
en pure perte
à savoir qui je suis

Ce recueil, je l'aurai suivi pas à pas dans sa démarche mentale. Il ne se passera rien qu'une volonté de connaître, d'élucider le mystère, il ne restera qu'un doute, un presque... Telle est notre condition d'être pensant. Au moins restera-t-il une légèreté, une illusion : marcher sur *Des dalles posées sur rien*.

Jean-Marie Corbusier

La cause littéraire

À propos de Des dalles posées sur rien, Stéphane Sangral, par Didier Ayres

Ecrit par Didier Ayres le 27.11.17 dans Chroniques régulières, La Une CED, Les Chroniques

Des dalles posées sur rien, Stéphane Sangral, Galilée, octobre 2017, 208 pages, 17 €



Écrire en boucle

Avant d'en venir aux propos liés au dernier livre de Stéphane Sangral, je voudrais faire une réflexion au sujet de la différence entre la poésie et la philosophie. Cette dernière œuvre en faisant système, quand la première cherche une langue. C'est pour cela que je fais balancer *Des dalles posées sur rien* du côté de la langue poétique – même si au détour du livre, surtout vers la fin, on est confronté à la création de concepts, plus propres ceux-ci du domaine de la philosophie, notamment en rapport avec Hegel ou la philosophie matérialiste. D'ailleurs, pour ma part, je considère Heidegger ou Nietzsche presque plus comme des poètes que comme des philosophes, car moins attachés au régime mystérieux et minutieux d'un système, qu'à rendre le monde poétiquement – et l'on sait l'attachement d'Heidegger, par exemple, à Hölderlin.

Ce livre se divise en 7 parties, qui traitent de la poétique de la conscience, de l'être ou du non-être, du soi, de la matière ou de la raison, ou encore de Dieu. Et le traitement de ces vastes sujets d'investigation intellectuelle laisse entrevoir une sorte de sujet écrivant en quête de lui-même, et qui utilise la littérature comme pour verrouiller l'âme, pour clore la totalité ou pour mettre fin à des aberrations ou des idées impossibles. Et je crois déceler là une écriture de la boucle, une théorie du cercle qui tend à faire se répéter des associations de mots afin d'en faire une idée nouvelle.

Donnons un exemple : *L'univers renferme un astre irrémédiablement invisible à celui qui observe l'univers : celui qui observe l'univers.*

ou

[...] la boucle – fascination elle-même liée à cette fascinante boucle qu'est la réflexivité de la conscience

ou

J'entends quelque part au fond de ma tête que la phénoménalité de la réflexivité de la conscience se réduit platement au fait de s'écouter penser ; j'entends quelque part au fond de ma tête que le plus

grand mystère après celui de l'origine du Tout (mystère dans lequel l'entendement devient sourd) se résout en définitive dans la simple notion d'oreille [...]

ou

Être soi, vérité et mensonge, être soi, réalité et fiction, être soi, profondeur et apparence, être soi, certitude et incertitude, être soi, évidence et étrangeté, être soi, sens et non-sens, être soi, vérité et erreur ;

être soi, aporie et aporie.

pour ne citer que quelques phrases, mais qui m'ont interpellé dès la première lecture. Cela laisse entendre pour moi que l'auteur est conscient de ce phénomène, et joue de cette sorte de dissociation, de cette technique qui fait que le sens advient par la répétition des mêmes propos, sorte d'approvisionnement des dissociations intérieures dont nous sommes tous, peu ou prou, les sujets. Donc, n'ayons pas peur de la tautologie, et joignons avec le poète le sens de l'être au sens de l'être.

Une chose par ailleurs m'a beaucoup frappé. C'est le chapitre consacré à la mort. On y voit un homme, qu'un certain matérialisme devrait rassurer, qui est à la fois fasciné et repoussé par la brutalité de ce mystère – ou bien n'est-ce qu'une « violence » comme l'entend Jean Genet ? Et de là, le vide, le néant qui se rend à lui-même, la vacuité qui triomphe de tout, l'importance du zéro. Oui, une peur violente de disparaître (ce qui est sans doute la chose la mieux partagée de notre espèce). Je cite :

Quelques instants avant ma mort je croirai en Dieu, mais pas au Dieu éternel, non, à un Dieu de seconde zone dont l'existence n'est limitée qu'à quelques instants.

ou

Qu'est-ce qui sépare la vie de la mort ? Un instant. Mais un instant qui, rejeté constamment dans le gouffre de son impossible rejet, dure toute la vie.

Tout cela fait apparaître un idéal spirituel en une mécanique propre au corps (et là la vie de médecin de l'auteur autorise beaucoup), laquelle conserve cependant son énigme, quoi que nous puissions écrire.

Avant d'en venir au style de l'auteur, il faut que j'ajoute à cette conception de l'existence, une position très originale chez S. Sangral, d'une personne humaine qui serait son propre dieu, un dieu individu, ou un individu dieu, et là nous sommes probablement dans la sphère conceptuelle du livre. Mais il faudrait faire un travail patient pour comprendre ce concept, l'*individuité* – que je résume à la vérité trop brutalement –, pour voir quelles pourraient en être les conséquences pratiques et pour imaginer une sagesse, une philosophie disons le mot.

Pour finir, je dirais que le livre est bâti en partie sur des répétitions, à l'image de la musique minimaliste américaine, qui prend forme davantage dans des conceptions sérielles que mélodieuses, et qui rappellent parfois fortement, cette fois-ci dans le domaine des lettres, certaines pages de la *Bible* – ou se répètent par exemple les tributs des princes d'Israël dans un chapitre des *Nombres*, mais ce n'est qu'une occurrence, et il y en a de toute sortes de ce genre dans l'*Ancien Testament*. En gros je qualifierais cette écriture de sévère et d'efficace.

Didier Ayres

Une lecture Stéphane Sangral – Des dalles posées sur rien

Des dalles posées sur rien,
Stéphane Sangral,
Éditions Galilée, 2017
17 €

Je ne suis pas certain d'avoir toutes les clés pour analyser le dernier ouvrage de Stéphane Sangral aux éditions Galilée : *Des dalles posées sur rien*. Pas assez de culture philosophique, même si l'auteur affirme écrire un recueil « *bien moins scientifique que poétique* ». Mais la dédicace reçue m'invite à ne pas céder à la tentation de refermer ce livre un peu ardu à prime ouverture « *En espérant que ces dalles philosophiques sauront porter vos pas sur le plaisir de poétiquement marcher dessus* ». Et là je me dis chiche, allons arpenter ces dalles pour voir si elles sont vraiment posées sur rien ! C'est là l'un des intérêts de la poésie : partir dans une direction inattendue pour en apprendre plus sur soi et sur le monde.

Évidemment, je pense tout d'abord aux cimetières et à ces dalles de caveau posées sur des corps en décomposition. Mais rapidement je me rends compte que rien n'est si simple chez Sangral et que s'engage une réflexion sur l'Être, le concept de conscience réflexive que j'ai découvert vaguement dans Wikipédia sans vraiment approfondir, un Je défini comme « *la portion du soi qui se sait* ».

Dans la première partie, Sangral initie un dialogue entre le Je et la Raison, comme un étudiant avec son professeur, son maître plutôt. « *Qui suis-je? Qui est Je ?* ».

« *Qui suis-je, moi qui sais n'être qu'un tas de molécules ; qu'un tas de molécules structuré pour croire qu'il est autre chose qu'un tas de molécules.* »

« *Qui suis-je, moi qui ignore jusqu'au sens de la question "Qui suis-je ?" ?* ». « *Je suis de la chimie qui, souillée de traces d'alchimie persistantes, ne peut transformer le plomb de la désespérance en l'or de l'acceptation.* »

Définir le Je, ni par l'avoir ni par l'être. Mais le langage est-il de l'avoir ou de l'être ? De même pour la conscience : le corps est-il fait de conscience ou bien en amasse-t-il à force d'âge ?

Et avec Sangral toujours cette approche de réflexion sur soi à partir de la spirale, les circonvolutions de son précédent ouvrage. Ne jamais trop s'éloigner de son centre et approfondir le sens vers le plus profond de sa conscience. Spirale plutôt que boucle ou plutôt encore spirale géante constituée de multiples boucles. Comme le mouvement des astres autour de leur soleil « *processus lié à ma fascination pour le motif de la boucle – fascination elle-même liée à cette fascinante boucle qu'est la réflexivité de la conscience* – ». L'exploration de sa propre conscience par la connaissance de l'infiniment grand. Le Je au centre de l'univers. « *Je est le seul véritable trou noir...* ».

Ces dalles sont comme la contribution de Stéphane Sangral à la cosmopoétique, comme une première pierre posée dans ce nouvel espace.

« *La méditation ? Quand la conscience rêve fortement d'entrer au fond d'elle-même pour y trouver la sortie : le Cosmos...*

La poésie ? Quand le Cosmos rêve fortement d'entrer au fond de lui-même pour y trouver la sortie : la conscience...»

Et puis bien entendu, Sangral en bon explorateur des mystères intimes universels, s'offre un temps de réflexion jouissive (le jeu du Je) autour du néant et de l'écriture du néant. Comme si le néant était un gigantesque labyrinthe rempli de Je, d'être et de langage. Un néant de consciences faites âmes par des questionnements autour de la mort :

« Qu'est-ce que la MORT ? [...]

4/ Un silence qui ne sait pas se taire. [...]

14/ Le droit d'appeler Dieu par son petit nom : Néant. »

En 2011, Jean-François Dortier, fondateur et directeur du magazine Sciences humaines déclarait : *« Selon moi, la science de la pensée, qui a beaucoup investi dans la physique, la chimie et la biologie, doit maintenant intégrer l'approche littéraire ? »* Nul doute que Stéphane Sangral y contribue avec ses *« dalles posées sur rien »*.

Denis Heudré

Recours au poème

Poésie & Mondes poétiques

Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*

Par Lucien Wasselin | 26 février 2020

Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*

1

Le poète dit souvent *le JE* : non par souci d'épanchement de l'âme (ou de ce qui en tient lieu) mais par facilité. Stéphane Sangral qui ouvre ce nouveau livre par un dialogue (imaginaire ?) numéroté négativement – 3 entre *le JE* et *La Raison* ne choisit pas la facilité tant ce dialogue est difficile à suivre.

De celui-ci, je relève ces termes prononcés par *le JE* : « *J'ai peur de n'être pas. J'ai peur de n'être pas avant de n'être plus. C'est dur d'être pour soi-même un secret. Je me sens étranger à moi-même...* ». De là à penser qu'il est impossible de dire *Je* en poésie, il n'y a qu'un pas. Alors restent à dire, à chanter, cette *impossibilité*, cet *épuisement*, ce *mal-être*, ce *paradoxe*... Et si, et si ??? J'ai du mal à suivre le raisonnement de Stéphane Sangral dans ce dialogue, ne maîtrisant pas les concepts qu'il utilise. A moins que la poésie ne soit la « *constellation de formes vides allumée par la forme vide d'un interrupteur* » comme l'affirme *la Raison* à la page 28 ? On est alors dans un abîme de possibles au-delà du leurre. Mais voilà que je philosophe à ma façon ! Ce à quoi je me refuse catégoriquement...

2

La deuxième partie (numérotée tout aussi négativement – 2) invite le lecteur à une longue méditation sur l'être, le non-être, la conscience, l'individu...



Stéphane Sangral, *Des dalles posées sur rien*, Editions Galilée, 208 pages, 17 euros. En librairie.

Il me faut l'avouer : j'ai du mal avec ces concepts (je ne suis pas de formation philosophique, j'ai suivi un double cursus à la fois en littérature et en sciences de l'éducation), j'ai beaucoup de difficultés à suivre cette méditation...

3

La troisième partie (numérotée négativement **-1**) offre une libre, très libre méditation à propos de la mort, de faire son deuil (selon l'expression consacrée), de l'avoir... J'aime beaucoup cette formule (p 78) : « *Ah ! Pouvoir tuer la mort !... / Et la voilà, par cette seule idée, le piège étant parfait, plus vivante que jamais...* » Et ce n'est pas le changement de caractères d'imprimerie (on passe du romain à l'italique, on modifie le corps du caractère) qui me fera changer d'avis ! Se profile un *sujet écrivant*, ce qui relève de la philosophie, mais de cette philosophie qui relève de la poétique, des thèmes poétiques : reste à définir ce *sujet écrivant*. Page 81, c'est coupé d'un poème composé en alexandrins : car il s'agit bien d'écrire (p 83). Le paragraphe des pages 86 & 87 sur le fado vaut largement des poèmes en prose ! L'athée que je suis apprécie aussi ces mots de la page 88 : « *Quelques instants avant ma mort je croirai en Dieu, mais pas au Dieu éternel, non, à un Dieu* (alors pourquoi mettre une majuscule à ce dernier mot ?) *de seconde zone dont l'existence n'est limitée qu'à quelques instants.* » ou ce fragment de la page 90 : « *Le droit d'appeler Dieu par son petit nom : Néant* ». Alors, Sangral écrivant : un poète qui utilise le mot *âme* à son corps défendant ? Mais qui ne manque pas d'humour.

4

... (*Redéfinitions*) est numérotée **0**, cette partie regroupe 70 réponses à la question « *Qui est Je ?* », des réponses qui ne manquent pas d'humour noir. Ce qui ressort de la question posée, c'est son inanité : les jeux de mots (*Je / Jeu*) sont présents ; c'est une entreprise de dynamitage du *Je*. Soulignée par la position centrale de cette partie du livre...

5

Bel exemple de tautologie : le temps de la réflexion étant passé, on attend des *poèmes* ! Stéphane Sangral va jusqu'à affirmer (p 115) : « *...je me remplis de l'idée de vacuité pour oublier la vacuité de mes propres idées... Vide(s)...* ». Voilà au moins qui est franc. Mais il passe au crible le moindre de ses énoncés, il est envahi par le doute. La notion de *boucle* revient sous sa plume, ce qui fait le lien avec son livre précédent : bel exemple de cohérence. Quand Stéphane Sangral affirme parfaitement ce qu'il est, ce qu'il ressent, il suffit de lire les pavés de prose des pages 123 et 124. Mais que signifie la locution « *Et ce texte ne veut rien dire* », alors qu'il dit parfaitement ? Et ce qu'il affirme est difficile à suivre quand il parle d'être, de néant, de béance, d'absence ... Une difficulté qui est sans doute brillante ! Car cette difficulté est brillante surtout quand Stéphane Sangral questionne : « *Et si un être n'était qu'un néant un peu plus complexe que les autres ?* » (p 131). Lâcheté des métaphysiciens, amour de la métaphysique et lâcheté du langage même ne connaissant en égalité que la naïveté de l'auteur ... : Stéphane Sangral emprunte le langage des sciences (« *L'acide désoxyribonucléique est la mise en abyme du corps. / Après Dieu, Néant : mon ADN* » -p 142-) : oui, décidément, j'ai beaucoup de mal à suivre l'enchaînement des idées de Stéphane Sangral ! Mais cette dernière remarque n'enlève rien à l'intérêt du livre, à son côté démystificateur...

6

La partie suivante (numérotée positivement **2**) commence par un aveu (p 150) : « *J'ai quarante-trois ans, presque quarante-quatre, et je ne me connais pas. Ou plutôt, cela fait quarante-trois ans, presque quarante-quatre, que, trop occupé par le moi, je passe devant moi sans me voir. // Qui suis-je ? / Un individu qui, hanté par l'épaisseur du Je, toujours refusera de se laisser réduire à une réponse, mais qui, hantant la platitude de son Je trop solitairement, toujours acceptera de laisser venir la présence de cette question.* » Et l'aveu : une impossibilité ? A la philosophie se mêlent des éléments plus légers, plus inconsistants comme « *se font la guerre et l'amour* » (p 154) ; c'est peut-être là que réside la différence entre la philosophie et la poésie, la philosophie étant la réussite d'écrire « *je suis* » (p

156). J'aime cette formule : « *Je suis une contingence, qui rêve d'absolu* » (p 161). Stéphane Sangral est conscient de son impuissance : il ne sait pas s'il est capable d'aller au bout du concept d'unité psychique mais il sait qu'il est incapable de se soustraire à lui, de méditer à son propos (p 169) ...

7

Le chapitre suivant (numéroté tout aussi positivement **3**) est rempli d'un dialogue sur la définition du *JE*. Qui repose sur une tautologie (p 182). « *Le sentiment d'un Je unitaire ne serait au fond que le résultat du mouvement d'appropriation de l'excédent de signifiante se dégageant des multiples modifications de la vie perception-motrice. Je suis bien réel mais mon Je, lui, n'est vraisemblablement qu'une illusion, sans doute renforcée par mon langage et ma capacité à produire l'unité sémantique « Je »* » (pp 182-183). Tout est alors dit. Ou presque, car Stéphane Sangral ajoute : « *La conceptualisation du Je est encore, dans la pensée commune alourdie par le concept d'âme, est encore une ridicule cratopanie.* ⁴ » (p 187).

8

Reste que la poésie repose sur le concept de *JE*. Reste que *Des dalles posées sur rien* est un livre nécessaire car il démonte une illusion : la poésie serait alors *une illusion nécessaire*. Pour l'existence de la littérature. Il faut vivre et agir avec cette quasi-certitude. *Des dalles posées sur rien* est un livre brillant car il convoque la physique, la psychologie bien entendu, la zoologie, les neurosciences... Mais l'ai-je bien lu, ai-je bien écrit ma note de lecture ?

Lucien Wasselin

⁴ Cratopanie : manifestation inexplicée et attribuée à une puissance surnaturelle.

SANGRAL Stéphane, *Des dalles posées sur rien*, Paris, Galilée, 2017

Dans une démarche qui pourrait rappeler celle des *Cahiers* de Paul Valéry, Stéphane Sangral réfléchit ici sur la réflexivité, la subjectivité, le « *Je* ». Une philosophie qui, cherchant ses propres limites, s'abîme dans le « *Néant* » et le « *Rien* ». Entre métaphysique et poésie, cette interrogation sur la pensée, l'existence et « *l'Être* » prend des formes aussi diverses que le dialogue (entre « *La Raison* » et le « *Je* »), l'aphorisme, le fragment et ce qui, dans la continuité d'une longue tradition philosophique, prend la forme de notes de travail.

Vincent Citot

Chanson inspirée de *Circonvolutions* et de *Des dalles posées sur rien* :

Qui es-tu-je ?

de Brume parole (compositeur et interprète)

<https://drive.google.com/open?id=1PEBcs2IAEOylD6PVhDa58JwBuBQ636tv>

Site de la Souterraine :

<https://souterraine.biz/album/qui-es-tu-je>

(Où l'on peut écouter tout l'album intitulé « *Qui es-tu Je ?* », du groupe *Brume parole*, et notamment les deux chansons issues des différents livres de Stéphane Sangral, « *Qui es-tu Je ?* » et « *La nostalgie des époques de notre vie* »).

Clip de *Qui es-tu Je ?* :

<https://www.youtube.com/watch?v=uh9jznJRHI&feature=youtu.be>

*

Chanson inspirée de *Méandres et Néant*, d'*Ombre à n dimensions*, de *Des dalles posées sur rien*, de *Là où la nuit / tombe* et de *Préface à ce livre* :

Spirale...

de Brume parole (compositeur et interprète)

<https://drive.google.com/open?id=1Rw3pStp8CZa72zwKPzqA2caekOcZ3FNG>

*

Album *Présent Particulier*, de Brume parole, contenant, en ouverture et fermeture de l'album, les titres *i.n.f.i.n.i* et *Spirale...*

<https://souterraine.biz/album/pr-sent-particulier>

« J'aime l'idée de partir à la recherche de principes fondamentaux pour mener notre vie. Aller à la rencontre des artistes, les passer au tamis, synthétiser le fond de leur pensée et construire notre personnage au fil des refrains. La Souterraine nous donne la main. Tu viens ?

Après le titre *Les Souterrains* sur la compilation Popklore, puis le premier album *Qui es-tu je ?* [contenant *Qui es-tu-je ?* (composé à partir de *Circonvolutions* et *Des dalles posées sur rien*) et *La nostalgie des époques de notre vie* (composé à partir de *Méandres et Néant*, *Ombre à n dimensions*, *Là où la nuit / tombe* et *Fatras du Soi, fracas de l'Autre*)] voici *Présent Particulier*. Fidèle à mon geste central de cut-up, j'écris les paroles des chansons à partir de livres et interviews, avec l'accord des auteurs. Les livres constituent alors pour moi une énorme banque de samples : je prélève, j'échantillonne, je colle puis j'incarne. Je cherche des textures, je tisse des liens entre les phrases et les sons. J'essaie de toucher du bout du doigt un point d'équilibre pour que nos danses soient poétiques.

01) *i.n.f.i.n.i* : Introduction plongée vers l'*i.n.f.i.n.i*. dans la boucle du philosophe Stéphane Sangral (éditions Galilée). « *Je poursuis cette phrase, cette phrase se poursuit...* »

10) *Spirale...* : Bouclons la boucle en rêvant à devenir « *Spirale...* » avec le philosophe Stéphane Sangral (éditions Galilée). »

Citations en livres :

Evocation de *Des dalles posées sur rien* dans :

L'arche inuit, Denis Ferdinande, Atelier de l'agneau, novembre 2020

*

Post-scriptum – Supplément à L'arche inuit – Fragments de l'archi-nuit – Sur une idée de Jean-Luc Parant, Denis Ferdinande, Atelier de l'agneau, décembre 2020

*

Chair papier, Juliette Brevillero, Editions Galilée, 2020

Très nombreuses évocations éparses dont :

P.13 – 14 : « antre [...] entre, oui, entre [...] entre, et seulement lui, le vide » : citation de la page 115 de *Des dalles posées sur rien*.

P.22 : « Car sans Graal il n'y a plus de roman ».

P.23 : « J'étais la promesse sans cesse réoublée de mon être » : citation de la page 149 de *Des dalles posées sur rien*.

« De toutes ces contingences qui rêvent d'absolu » : citation de la page 161 de *Des dalles posées sur rien*.

« foudroient l'infini » : citation de la page 11 de *Là où la nuit / tombe*.

P.33 : évocation de *Méandres et Néant* (mise en abîme, néant, méandres, absolu, labyrinthe...) et d'*Ombre à n dimensions* (fractales, nuit enceinte...)

Citations en revues :

Dialogue de la définition minimale (Qui suis-je, qui est Je ?)

(NERVURE, journal de psychiatrie, décembre 2006-janvier 2007) : p. 19

*

Quatrième de couverture de Des dalles posées sur rien

(LIBELLE, Mensuel de poésie, Mai 2019, N°311)

*

Newsletter de la revue *My brain is a gourmet*

<http://mybrainisagourmet.com/>

Bonjour,

Pour la première fois j'invite un auteur, Stéphane Sangral. Un coup de foudre, pour une fois avec un auteur vivant, ça m'a électriqué.

Sa pensée s'ausculte jusqu'au vide d'elle-même, le trou noir, c'est si bon de tomber si loin.

Appréciez-vous votre décomposition ?

Dans la positive, voici la présentation de [Stéphane Sangral](#), lien [Amazon](#) pour l'achat du livre dont ces textes proviennent : "Des dalles posées sur rien".

En plus, croyez-moi, le gars est très drôle dans la vie.

Bonne journée !



- DES DALLES POSEES SUR RIEN - STEPHANE SANGRAL Extraits

Le Je : *Qui suis-je ? Qui est Je ?*

Qu'est-ce que le Je ?

La Raison : *Le Je, autrement dit la conscience réflexive, que l'on définira comme la portion du soi qui se sait, peut être considéré, en première approximation, comme l'effet de l'agencement du corps et plus particulièrement du cerveau - plus précisément, comme l'effet d'un module fonctionnel (et non pas, bien entendu, d'un module anatomique : il n'y a pas de centre de la conscience) de gestion du corps, un parmi d'autres, fruit de l'évolution adaptative, mais remarquable en ce sens qu'il intègre des informations venant d'une grande partie du cortex cérébral et qu'il régit dans leur dimension émotionnelle, mnésique et langagière une partie significative des représentations -, ainsi que comme la cause du fonctionnement volontaire moteur et psychique, et enfin comme le témoin du*

fonctionnement volontaire moteur et psychique et d'une fraction du fonctionnement involontaire moteur et psychique.

Le Je : *Mais qui suis-je ? Qui est Je ?*

Qu'est-ce que le Je ? Est-il réellement cause ?

La Raison : Un stimulus interne ou externe entraînera - *selon les mécanismes biologiques propres à l'organisme, mécanismes mis en place par l'hérédité et par l'acquis individuel, c'est-à-dire, dans l'exemple du cerveau, selon l'architecture neuronale et gliale et selon la création de (et la facilitation à mobiliser) certaines chaînes neuronales ; ces mécanismes biologiques dépendant des mécanismes chimiques, dépendant eux-mêmes des quatre forces physiques fondamentales de l'univers (électromagnétique, nucléaire forte, nucléaire faible, gravitationnelle) - des modifications corporelles, qui, par réaction, entraîneront d'autres. Tout objet a sa mécanique, et nous n'échappons ni à notre condition d'objet - malgré nos dénégations éperdues, malgré le fait que nous hurlions « sujet » et attendions l'écho - ni au Tout - malgré la tendance solipsiste du psychisme, malgré le fait qu'une subjectivité se vive comme un autre Tout concurrent - . Lorsque la modification corporelle initiale concerne le module de la conscience, les modifications corporelles de réaction se feront, selon la modification initiale, soit uniquement au niveau du module de la conscience (et se traduiront par une représentation seule), soit aussi à d'autres niveaux (et se traduiront à la fois par une représentation et par d'autres phénomènes psychiques et/ou moteurs). Une modification corporelle de réaction sera, une fois réalisée, dans la situation d'une modification corporelle initiale (c'est-à-dire d'un stimulus interne), et entraînera alors, associée plus ou moins à d'autres stimuli internes ou externes, d'autres modifications corporelles de réaction, qui elles-mêmes en entraîneront d'autres, et ainsi de suite sans interruption jusqu'à la mort - *le sommeil n'étant qu'un état particulier où la proportion des stimuli externes efficaces devient très inférieure à celle des stimuli internes efficaces* -, la succession des modifications corporelles constituant ainsi le déroulement de notre vie motrice et psychique. Bien entendu, cette description doit être comprise comme le schéma rudimentaire d'un labyrinthe hypercomplexe et multidimensionnel dans lequel la répartition entre *modifications initiales* (c'est-à-dire *causes*) et *modifications réactionnelles* (c'est-à-dire *effets*) y est en vérité et à tout instant d'un autre ordre que celui de la distribution simple.*

Rien ne permet de penser qu'une modification corporelle, parce qu'elle se situerait au niveau du module de la conscience, puisse apparaître de façon spontanée, indépendante, puisse être réellement initiale, sans relation causale avec des modifications corporelles antérieures ; tout porte au contraire à penser qu'une pensée, fût-elle une représentation de soi, est autre chose que la résultante d'elle-même, autre chose qu'un jaillissement ex nihilo : le *Je* est donc prisonnier d'une inéluctable chaîne causale. Le sentiment d'un relatif libre arbitre personnel que partagent tous les individus, et qui fait que la notion d'*identité* a un sens, n'est superficiellement qu'une méconnaissance presque totale de nos processus décisionnels, et profondément qu'une inconscience totale de la chaîne causale responsable de la conscience. La liberté est une réalité, certes, mais le degré de consistance de cette réalité n'est pas supérieur à celui de tout autre sentiment. La distinction entre *volontaire* et *involontaire* n'a de sens que dans le prisme étroit de la subjectivité (et donc aussi de l'intersubjectivité), n'a de sens qu'à ce niveau d'organisation matérielle, jamais au-deçà, jamais au-delà. Seuls notre ignorance et notre orgueil nous font percevoir notre volonté comme la cinquième force physique fondamentale de l'univers. Toutes les fois où le *Je* se trouve être *cause*, il n'est en vérité que l'*effet* de la conjonction, à cet instant, de l'état du corps à l'instant précédent - *et notamment de l'état du réseau neuronal directement impliqué dans le façonnage du phénomène de conscience* -, de la présence de stimuli environnementaux et des mécanismes biologiques propres à ce corps. Certes, à l'intérieur de l'horizontalité d'une chaîne causale, tout *effet* est *cause* de l'*effet* suivant et toute *cause* est *effet* de la *cause* précédente, mais de l'extérieur la verticalité ontologique condamne l'ensemble de toute chaîne causale à n'être dérisoirement que l'*effet* de sa *cause*. La définition de l'individu, sur un plan existentiel, est d'être *cause* de soi, et *cause* en soi, mais, sur un plan plus absolu, l'individu perd justement son absolu, perd sa définition pour ne plus être que l'*effet* d'une cascade intouchable - *intouchable dans le sens où tout geste pour la toucher est déjà inclus en elle* -, pour ne plus être que l'*effet* d'un enchaînement inflexible dont il n'est qu'un *témoin* particulier. Qu'un *témoin* éberlué.

Le Je : *Alors je ne suis que ça, qu'une vache qui regarde passer le train du soi ?*

Mais qui suis-je ? Qui est Je ?

Qu'est-ce que le Je ? Et s'il n'est pas cause, est-il au moins réellement témoin ?

La Raison : Le problème est que la vache est enfermée dans le train du *soi*, dans le wagon de tête, et qu'elle ne dispose, *témoin* éberlué de son relatif *en-soi*, que d'une ouverture étroite pour entrapercevoir ses autres wagons, et qu'elle ne dispose, *témoin* éberlué de la relative altérité, que d'une fenêtre étroite pour entrapercevoir l'extérieur, et y repérer notamment les autres trains passer et se croiser et se recroiser et renfermer chacun (mais invisiblement, et peut-être douteusement) une vache éberluée.

Le Je : *Mais qui suis-je ? Qui est Je ?*

Qu'est-ce que le Je ? Qu'un témoin ratant presque tout ce qu'il y aurait à percevoir ?

La Raison : Si l'on part du principe que l'organisation est de l'*information*, la conscience, émergeant de l'organisation hypercomplexe du cerveau, apparaît alors, par le fait que cette organisation est en constante recombinaison, comme de l'*information dynamique*. Qui est alors le *témoin* intérieur de cette *information dynamique* ? On peut commencer par dire que le *témoin* intérieur est l'*effet* d'un niveau d'*information* supérieur, plus intégratif. Et...

Non ! Je ne peux pas !... Ecoute, avant de poursuivre, il faut que je t'avoue quelque chose. Je triche depuis le début, par facilité. Chaque fois que j'ai employé le mot *effet*, je t'ai menti. Tu n'es pas l'*effet* d'un enchaînement causal, tu es cet enchaînement. Tu n'es pas l'*effet* d'un niveau d'*information* plus intégratif, tu es cette *information*. J'ai triché aussi pour te ménager, pour te laisser encore un peu croire, comme peut l'impliquer le mot *effet*, que tu es une production, quelque chose en plus, individualisable. Mais, pauvre *Je*, tu ne l'es pas. Et tu ne peux donc pas être *témoin*. Tu es de l'*information*, pas une entité témoignant de cette *information*. Tu te sens *témoin* parce que tu es de

l'information située à un haut niveau intégratif, c'est-à-dire de l'information élaborée à partir de multiples informations - le module fonctionnel de la conscience est un module de traitement d'informations, c'est-à-dire une organisation syntaxique dont une propriété émergente est le sémantique, et c'est le mystère qui s'exhale des concepts cryptiques d'émergence et de sémantique qui rend ton ontologie si insaisissable -, mais pour témoigner il te faudrait être au-dessus de cette haute information, toi tu es cette information, irrémédiablement tu l'es, et tu n'es que ça. Un œil ne s'est jamais vu lui-même. Ou seulement son reflet. N'as-tu jamais constaté que chaque fois que tu te hasardes à te concevoir, tu dois tenter une extraction de toi-même, et, comme inévitablement tu t'empportes avec toi, fatalement lié à toi-même, la réponse que tu ramènes n'est rien d'autre que ton reflet, ou le son creux du mot « Je » ? Et lorsque enfin tu crois te cerner, fatalement celui qui te cerne c'est encore toi, et tu t'aperçois être encore en dehors de ta définition. Tu es la tentative incessante d'être le témoin de toi-même, et tu es ce qui indéfiniment repousse le témoignage ; tu es la fuite en avant de toi-même.

Le Je : *Mais qui suis-je ? Qui est Je ?*

Qu'est-ce que le Je ? Ni cause, ni effet, ni témoin, est-il au moins réellement de l'information ?

La Raison : De l'information dynamique. Ce qui ne veut rien dire. Là encore je t'ai menti. Je t'ai menti pour étager ta progression dans les plaines arides de la lucidité. Pour adoucir la vérité. Mais l'on y est. Voici la dernière étape :

L'information a comme caractéristique d'être stable, même pour une fraction infime de temps. Elle est sens, et elle est durée. Elle est sens parce que duré. Ce qui n'est que dynamique ne peut être de l'information ; il peut en générer, mais il ne peut en être. Un flux charrie du sens, mais, en lui-même, est abstrait. Constamment en fuite ou en aspiration, tu traverses le sens mais ne le fixes pas. Tu es la condition pour que du sens existe et évolue, mais tu n'as pas de sens. Tu es une question qui ne cesse de se poser, une question insensée et imprononçable, une question qui roule, et qui donne réalité à celui qui la pose, mais celui qui la pose n'est autre que le mouvement de cette question qui roule. Et cette question n'est plus la même à chaque instant, seul demeure le fait qu'elle roule. Et qu'elle ne peut cesser de rouler. Non, pauvre Je, tu n'es pas de l'information, tu es juste un mouvement. Tu es, indirectement, le mouvement de chaque fragment de ton corps, et, directement, le mouvement de plasticité et de transmission bioélectrique de chaque neurone intégré au module de la conscience. Non, pauvre Je, ne rêve pas, ne t'accroche pas inutilement, tu n'es pas la substance de ces tissus ou de ces cellules ou de ces molécules ou de ces atomes ou de ces particules élémentaires, tu n'es pas non plus la résultante de leur mouvement, tu es leur mouvement, juste leur mouvement.

(De là, peut-être, ton lien privilégié avec la musique, mouvement sans objet, courant d'air dans un labyrinthe sans murs.)

(...)

Un être est un repli dans le tissu du réel, une épaisseur supplémentaire.

Je suis l'accouplement d'un espace et d'un temps, parfois plaisant, parfois laborieux, mais irrémédiablement convaincu qu'il n'a pas de but, que sa fin ne sera en rien un aboutissement, que l'orgasme est un mythe, que la grande mort écrase toujours la petite mort. Je suis l'accouplement d'un espace et d'un temps qui, le regard fixé sur le drap de la complexité, sait qu'il ne se poursuit que pour le privilège de contempler ce drap magnifique. Je suis l'accouplement d'un espace et d'un temps dont les mouvements froissent le drap, y dessinent des signes, même du sens, et y font des replis, des épaisseurs ontologiques où vient se reposer, où vient se réfugier, en vérité où vient exister, le « Je suis » de « Je suis l'accouplement d'un espace et d'un temps ». Je suis l'accouplement d'un espace blanc et d'un temps textuel dont le pouvoir fécondant se résume à mettre au monde un résumé médiocre, et qui de plus était déjà là au départ :

Un être est un repli dans le tissu du réel, une épaisseur supplémentaire.

*

La conscience réflexive, c'est-à-dire la conscience d'être conscient, c'est-à-dire la méta-conscience, lorsqu'elle cherche à se transcender en devenant consciente d'elle-même, c'est-à-dire en devenant conscience d'être conscient d'être conscient, c'est-à-dire en devenant une méta-méta-conscience, annihile son sujet dans l'objet d'étude fatalement non conscient qu'elle devient. La conscience ne reste sujet qu'au carré, portée au cube elle redevient un objet, un cube, un jouet qui fait du bruit lorsque l'on agite les questions qu'il contient. L'ontologie n'a que deux dimensions, l'horizontalité et la verticalité, la profondeur ne nous est pas accessible. L'existence est si plate...

*

La conscience est le centre de gravité narratif de l'esprit, un centre vers lequel tombe ce qu'il y a de plus lourd sémantiquement mais qui se raconte comme centre duquel irradie le sens : un trou noir qui se raconte étoile ;

la conscience est le centre de gravité narratif de l'esprit, un centre parmi d'autres dans le cerveau mais qui se raconte comme centre du cerveau : une planète qui se raconte étoile ;

la conscience est le centre de gravité narratif de l'esprit, un centre mouvant mais qui se raconte comme centre fixe : une étoile filante qui se raconte étoile ;

la conscience est le centre de gravité narratif de l'esprit, un centre qui ne cesse de se décentrer mais qui se raconte comme centre du centre : de la poussière interstellaire qui se raconte cœur d'étoile ;

la conscience est le centre de gravité narratif de l'esprit, le centre du processus spirituel mais qui se raconte, selon le principe même de *subjectivité*, comme centre de l'univers : une étoile qui se raconte fond diffus cosmologique...

Comme la conscience qui, vêtue de la noblesse du mystère et du sacré, n'a pourtant pour origine qu'un simple tissu biologique, le néocortex, ce texte, vêtu de la noblesse du poétique et du scientifique, n'a pourtant pour origine qu'une simple boutade :

- *La conscience est le centre de gravité narratif de l'esprit.*

- *Ah, tu veux dire qu'elle est au fond du trou, et que malgré tout elle se la raconte...*

*

Je est le seul objet véritablement troublant...

L'univers renferme un astre irrémédiablement invisible à celui qui observe l'univers : celui qui observe l'univers.

Je est le seul véritable trou noir...

*

La méditation ? Quand la conscience rêve fortement d'entrer au fond d'elle-même pour y boucher toutes les sorties, pour s'imaginer totalité, univers...

L'écriture de ce texte ? Quand l'univers de ce livre rêve fortement d'entrer au fond de lui-même pour y boucher toutes les sorties, pour s'imaginer totalité, conscience...

*

Tout être conscient est un univers second qui, contenu objectivement dans l'univers premier, mais le contenant subjectivement, engendre inconsciemment un troisième univers dans lequel, rien n'y contenant rien, l'être conscient n'est même pas contenu dans lui-même.

*

La méditation ? Quand la conscience rêve fortement d'entrer au fond d'elle-même pour y trouver la sortie : le Cosmos...

La poésie ? Quand le Cosmos rêve fortement d'entrer au fond de lui-même pour y trouver la sortie : la conscience...

*

Chacun, trop vide du monde et de soi-même, cherche le plein, au minimum dans la conviction que le vide est plein de sens, souvent dans le plein que constitue l'accumulation éperdue des trop-vides du monde et de soi-même, au maximum dans la conviction que le sens lui-même est plein de sens. Et chacun, trop plein du monde et de soi-même, cherche le vide, au minimum dans la conviction que le plein est vide de sens, souvent dans le vide que constitue la fuite éperdue à travers les trop-pleins du monde et de soi-même, au maximum dans la conviction que le sens lui-même est vide de sens.

Entre le vide que constitue ma fuite trop pleine à travers ce texte et le plein que constitue l'accumulation trop vide des mots de ce texte, ma pensée attend d'être autre chose qu'une incertitude.

Entre, oui, entre, mais l'interstice est étroit, et ma pensée étouffe en cet antre, oui, entre, c'est ça, entre.

Alors entre, et seulement lui, le vide.

*

Qui suis-je ?

Un individu qui, hanté par l'épaisseur du *Je*, toujours refusera de se laisser réduire à une réponse, mais qui, hantant la platitude de son *Je* trop solitairement, toujours acceptera de laisser venir la présence de cette question.

Des dalles posées sur rien a été nommé par la commission de l'Académie française chargée de décerner les prix de littérature et de philosophie de 2018.

Le cercle psy

(Bien-être - famille - société - culture - débats)

Comment la psychanalyse a imprégné les sciences sociales

Sophie Viguier-Vinson

Article modifié le 23/08/2019

Loin d'avoir régné dans le seul cabinet des analystes, elle a exercé son influence dans une bonne partie des sciences humaines. Avant de refluer.

« *Moi* », « *Ça* », « *Surmoi* », *complexe d'Œdipe, narcissisme, castration, refoulé, inconscient bien sûr, voire inconscient collectif...* Autant d'expressions tombées dans le langage courant, sans forcément de détour par un divan. Au fil des décennies, la psychanalyse a ainsi profondément infusé ses concepts dans la pensée contemporaine.

De la révolution thérapeutique à la révolution artistique

Coup de tonnerre dans le ciel de Vienne qui s'ouvre sur les coulisses dérobées de la conscience, au tournant du XX^e siècle. « *L'idée de l'inconscient existait depuis longtemps, mais n'avait jamais été conçue comme participant à chaque instant de la dynamique psychique et comportementale. Freud a révélé les tempêtes qui se trouvaient dans les abysses. Il a conceptualisé ainsi l'esprit comme une entité bien plus vaste que sa simple frange consciente, et le sujet comme débordant de sa dimension monolithique, avec des conséquences dans tous les domaines de l'existence, artistiques, littéraires, familiaux, juridiques, politiques, etc.* » explique Stéphane Sangral, psychiatre et philosophe. La prise en charge des patients en psychiatrie devait aussi en être changée.

En France, dès 1914, les médecins Emmanuel Régis et Angelo Hesnard lui consacrent un essai effectuant la synthèse des théories de Freud. Un étudiant en médecine s'en saisit : André Breton, alors retenu à l'hôpital de Saint-Dizier où arrivent les soldats en état de choc. « *Rien ne me frappe tant que les interprétations de ces fous. Mon sort est, instinctivement, de soumettre l'artiste à une épreuve analogue* », écrit-il à Guillaume Apollinaire dès août 1916. À défaut de devenir psychiatre, il distille bientôt dans les arts les concepts de la psychanalyse, le travail sur les rêves et l'écriture automatique. Loin du divan et pour « *changer la vie* ». La création artistique en garde profondément la trace, au-delà du cercle des surréalistes.

De Freud, touche-à-tout, aux sciences sociales

La psychanalyse n'était décidément pas destinée à se cantonner à la pratique thérapeutique. Le maître de Vienne a lui-même ouvert la voie en s'aventurant vers l'anthropologie et la psychologie sociale, avec *Totem et Tabou* (1912) ou *La Psychologie des masses et l'analyse du moi* (1921). « *Cette [science de l'inconscient psychique] semble appelée à fournir des contributions importantes aux domaines les plus variés* », assure-t-il. Avec quelle légitimité ? C'est la question centrale de la conférence *Psychanalyse et Sciences Sociales*, donnée en 1963 à l'École normale supérieure dans le cadre d'un séminaire sur Lacan, par Louis Althusser. Celui-ci rappelle que « *la psychanalyse est devenue un objet de réflexion philosophique, qu'elle est entrée dans la philosophie française chez*

Sartre et Merleau-Ponty », mais aussi dans d'autres disciplines comme l'anthropologie chez Claude Lévi-Strauss ou chez les américains Margaret Mead et Abram Kardiner. « *En gros, [elle] va donner à la philosophie le concret, et la philosophie va [lui] donner des concepts* », résume-t-il. Elle propose en tout cas une grille de lecture innovante aussi exploitée en histoire, notamment par Michel de Certeau à partir des années 1970, revisitant notamment les pages sombres des possessions de Loudun du XVII^e siècle, en tentant de mettre à nu le refoulé. Il s'explique sur ce nécessaire détour par les dessous de l'histoire et la psychologie des profondeurs pour contrecarrer le retour du refoulé dans une démarche très freudienne : « *Ce mécanisme met en jeu une conception du temps et de la mémoire, la conscience étant à la fois le masque trompeur et la trace effective d'événements qui organisent le présent. Si le passé (...) est refoulé, il revient, mais subreptice, dans le présent où il a été exclu. (...) Le mort hante le vif. Il re-mord (morsure secrète et répétée). Aussi l'histoire est-elle "cannibale", et la mémoire devient-elle le champ clos où s'opposent deux opérations contraires : l'oubli, qui n'est pas une passivité, une perte, mais une action contre le passé ; la trace mnésique, qui est le retour de l'oublié.* » Enfin, le philosophe Gaston Bachelard aura peut-être été l'un des intellectuels les plus audacieux, en tentant de fonder une « *psychanalyse de la connaissance objective* » pour comprendre les obstacles épistémologiques chez les scientifiques. Il s'en explique dans *La Philosophie du non* (1940). Il s'agit, pour lui, de se libérer des images fautives et des croyances pour avancer dans la connaissance scientifique. Et Bachelard passe, sans transition, de ses travaux sur « *le nouvel esprit scientifique* » à une recherche sur la poésie et l'imaginaire, avec *L'Eau et les Rêves* publié dès 1941, *L'Air et les Songes* deux ans plus tard, *La Terre et les Rêveries du repos*, puis de la *volonté...* aux accents toujours jungiens.

La psychanalyse serait toujours d'une richesse convaincante, selon Agnès Antoine, philosophe et psychanalyste enseignant à l'École des hautes études en sciences sociales : « La psychanalyse a assuré l'articulation du sensible - passions, émotions, etc. - avec la rationalité du politique ; et celle de l'individuel avec le collectif. J'en ai trouvé les prémisses chez Maine de Biran, l'un des premiers philosophes phénoménologues, dont la réflexion interroge tant l'hypothétique souveraineté du moi que la nouvelle souveraineté politique issue de la Révolution française. Ou chez Tocqueville qui intègre l'ordre du sensible à son étude de la civilisation. » Pour sa part, son séminaire de *philosophie politique* s'est transformé en *psychanalyse, culture et politique*. Emblématique ! « *L'occasion de nourrir ma recherche en pensée politique par la psychanalyse, et ma pratique d'analyste par ma recherche en sciences sociales* ».

De la fusion au désamour ?

L'approche thérapeutique pourrait ainsi se nourrir doublement de la psychanalyse et des humanités. C'était déjà le pari de l'ethnopsychiatrie, à travers les travaux de l'anthropologue et psychanalyste Georges Devereux, sidéré par l'ouvrage de Freud *Totem et Tabou*, à l'occasion d'un terrain d'observation au sein de la communauté des Indiens Mohave, dans les années 1930. Et aujourd'hui ? Si l'idée d'articuler le culturel avec le psychisme individuel perdure pour soigner des maux de l'âme à la croisée des frontières, la psychanalyse elle-même est plus discutée dans ce champ. Selon Tobie Nathan, pourtant fondateur du centre bien nommé Georges Devereux, ce n'est pas elle qui peut soigner. « *La relation psychanalytique au sens strict n'aide pas, faute de guérir les patients qui consultent pour se débarrasser d'un symptôme, de ce qui les poursuit et les empêche de vivre* », affirme-t-il. Un fait de plus en plus admis en psychiatrie. Exit, la psychanalyse, des services de prise en charge de l'autisme également, avec pertes et fracas, après avoir trop longtemps « sévi », d'après les familles, par exemple. On en viendrait presque à voir la psychanalyse... hors de toute perspective thérapeutique ! Dans l'intérêt des patients, notamment des femmes victimes du sexisme freudien, et des enfants soi-disant coupables des tentations incestueuses, d'après la documentariste Sophie Robert s'appuyant sur le verbatim de psychanalystes en vue dans son film *Le Phallus et le Néant* (2019, voir le Cercle Psy n° 32).

Le compromis resterait pourtant possible. Pour Stéphane Sangral, « *Tout démontre le manque d'efficacité, voire le caractère angoissant et délétère de la cure psychanalytique, mais ma lecture des*

problématiques des patients est malgré tout imprégnée d'un peu de la pensée psychanalytique. Je pioche dans les différentes propositions thérapeutiques pour faire du sur-mesure. Lorsqu'elle se prend pour une science, pour une instance capable de s'approcher de la vérité, la psychanalyse se rend vite détestable, mais lorsqu'elle s'assume comme un regard singulier, capable d'aider à vivre, elle peut être admirable. » A petite dose... C'est aussi dans sa pratique philosophique qu'il lui laisse droit de cité indirectement, en développant une œuvre fondée sur la déconstruction et les incertitudes du langage, où l'inconscient dynamique a sa place. Elle s'inspire notamment du philosophe Jacques Derrida, lui-même nourri de la « *science de l'inconscient psychique* ». On y revient toujours.

« Des fous intégraux »

C'est ce que pensait Sigmund Freud des surréalistes, qui se sont beaucoup inspirés de lui. En les fréquentant un temps par l'entremise de Dali, Jacques Lacan, de son côté, assure un pont discret avec la psychiatrie, qu'il abandonne, et la psychanalyse, dont il va devenir un nouveau maître en France.